

Fiction

Laurent Laplante, Judy Quinn, Michel Nareau, Soundouss El Kettani, Gaétan Bélanger, Julie Pelletier, Jean-Paul Beaumier, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Yves Laberge, François Lavallée, Simon Roy, Mathieu Simoneau, Patrick Bergeron and Ève Dubois-Bergeron

Number 132, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L., Quinn, J., Nareau, M., El Kettani, S., Bélanger, G., Pelletier, J., Beaumier, J.-P., Boivin, P., Cliche, Y., Laberge, Y., Lavallée, F., Roy, S., Simoneau, M., Bergeron, P. & Dubois-Bergeron, È. (2013). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (132), 16–34.

fresque historique, post-dadaïsme, guerre civile



Yves Aubin

LA PROMESSE DE MANGALORE

Fides, Montréal, 2013, 557 p. ; 29,95 \$

Un seul parcours, mais réparti entre plusieurs continents et irrigué par plusieurs cultures. En effet, Louis de Reynac naît à Pondichéry, fait escale en France le temps de s'associer aux forces françaises qui participeront à la guerre d'indépendance étatsunienne et retourne en Inde pour livrer un dernier combat à l'Angleterre conquérante. La tonalité du récit change donc à plusieurs reprises et les perspectives s'en trouvent chaque fois renouvelées. À Pondichéry, Louis de Reynac enfant partage avec son ami autochtone Tippou sa haine des Anglais : « Alors, jure avec moi de te battre contre eux quand tu seras grand et d'en tuer le plus possible ! » Même si le temps tempère (à peine) cette détestation, elle demeure assez vive pour que de Reynac se réjouisse de participer, au côté du séduisant La Fayette, à la guerre qui soustrait les États-Unis à la tutelle britannique. À peine cet objectif est-il atteint que de Reynac reçoit de Washington mandat de vérifier si les francophones du Québec accepteraient de se joindre aux treize colonies étatsuniennes. L'enquête dure peu, car de Reynac attire la suspicion des autorités britanniques et doit s'enfuir. Il boucle la boucle en retournant au pays qui l'a vu naître et en participant à la résistance qu'oppose l'Inde au conquérant britannique. Un

instant sensible à l'influence pacifiante de la contemplation et de Mère Teresa, de Reynac renoue pourtant, en même temps qu'avec Tippou, avec la haine qui a marqué son existence.

Ce parcours ample et tumultueux n'est pourtant qu'une facette du roman d'Yves Aubin : l'amour occupe l'avant-scène de cette fresque tout autant que les bruits de bottes. Tout se ligue, comme dans *Le Cid* ou *Roméo et Juliette*, contre la passion amoureuse qui emporte de Reynac et Ann Buckridge : père vicieusement opposé à l'union, rival cruel et puissant, dangers des combats, longues séparations opaques, etc. Rien de mièvre dans cette quête traversée par mille épreuves, mais des rebondissements dramatiques et pourtant plausibles.

Quand s'ajoutent à ces ingrédients de pertinentes comparaisons entre la révolution étatsunienne et 1789, on ne peut qu'admirer la minutie et la diversité des recherches consenties par Aubin : elles forcent l'histoire, la géographie, la psychologie, la politique à dévoiler leurs secrets. Même si Aubin identifie rarement les auteurs auxquels il adresse ses clins d'œil, il est patent que la littérature aussi a retenu son attention : Baudelaire, Valéry, Verlaine, même sans guillemets, rendent témoignage. Impressionnant.

Laurent Laplante

Corey Frost

TOUT CE QUE JE SAIS EN CINQ MINUTES

Trad. de l'anglais par Christophe Bernard

Le Quartanier, Montréal, 2013,

184 p. ; 20,95 \$

Le terme *post-dadaïsme* n'est peut-être pas totalement adéquat pour qualifier le livre de Corey Frost, mais c'est celui qui dit le mieux, semble-t-il, cette mise à sac des idées préconçues sur la littérature, la politique, la vérité, le sens à donner aux choses. « Vous (le public) et moi, nous avons des buts contraires. Vous voudriez démêler les fils de ce tissu de citations, mais moi j'essaie de les coudre ensemble pour me fabriquer une paire de sous-vêtements pare-balles », écrit l'auteur dans un chapitre intitulé « Cité hors contexte », où il pousse jusqu'à l'absurde la règle de l'utilisation des guillemets tout en évoquant une boîte noire cachée au fond de l'océan Atlantique et contenant ses dernières paroles. *Post-dadaïsme*, aussi parce que ce recueil de fictions s'inscrit dans un monde en constante fluctuation, lui-même déroutant, où il est impossible de se faire une idée sur quelque chose sans paraître fou, comme cet homme croisé dans un train, qui s'est mis à croire en Dieu à cause de la preuve irréfutable que constitue le saint suaire. En outre, qu'est-ce que l'authenticité en littérature, se demande l'écrivain, puisque le message réside maintenant dans la manière, dans le *faux* ? Et l'auteur de construire des graphiques à l'appui – qui ne démontrent rien. Le bouquin érige ainsi un savant amalgame de contradictions ; il n'y a que ça au fond de *vrai* : ce que le discours affirme en le niant de toutes ses forces. Ou bien ce qu'il tait volontairement. Comme dans une certaine poésie contemporaine dont il se rapproche beaucoup – des libraires ont d'ailleurs classé ce livre dans la catégorie poésie –, *Tout ce que je sais en cinq minutes* cultive en effet le vide entre les phrases, c'est-à-dire que chaque phrase d'un texte peut être un monde en soi, qui n'a parfois aucun lien causal avec la suivante et la précédente ; au lecteur de le

Deux prix pour un premier roman

Que Geneviève Damas œuvre dans le milieu du théâtre ne devrait pas étonner tant son roman est marqué par la densité d'un drame tragique. L'auteure belge a remporté avec son très maîtrisé *Si tu passes la rivière* le Prix des cinq continents en 2012 en plus du prix Rossel un an plus tôt.

Elle aurait pu intituler son roman, à la manière de Steinbeck, *Des cochons et des hommes*. Or le titre est bel et bien à prendre sur le ton d'un avertissement. Mieux vaut pour François respecter l'ordre du père autoritaire et ne pas trop rêver en vain de grands espaces ou de liberté. Un drame claustrophobe sourd fait vibrer les lames du plancher de la petite maison puante des Sorrente. Le destin écrasant de cette famille rurale rongée par les tabous et le mystère ne laisse aucune chance de scruter au loin quelque horizon prometteur. Chez les Sorrente, on ne sourit guère.

François agit en général dans le secret, à l'insu des autres membres de la famille. Sans cesse humilié, voire tout juste toléré, le garçon de dix-sept ans a l'allure d'un Cendrillon à salopette au sein d'un clan de malappris et d'agriculteurs frustes, tous malheureux car comme prisonniers les uns des autres. Un milieu clos, dur, où la cruauté n'est pas réservée qu'aux animaux d'élevage de la ferme. Seul refuge affectif pour l'adolescent qui n'a jamais connu sa mère, la chaleur des peaux roses des cochons qu'il nommera Oscar ou Hortense. Sa sœur Maryse, qui pouvait évoquer naguère une certaine fée marraine, a hélas franchi la rivière pour ne plus revenir en arrière.

Au-delà de ce récit que l'on finit par lire comme un suspense, avec tous ces secrets d'un passé qui est mis au jour progressivement, c'est le style, totalement en adéquation avec ce milieu de vie malsain qui est dépeint, qui suscite l'adhésion initiale, avant que l'on se fasse complètement emporter par cette histoire poignante. *Si tu passes la rivière* rend hommage au pouvoir des mots et des histoires que l'on se raconte, à la puissance d'évocation inédite de la littérature à travers laquelle François reconnaît l'appel du monde extérieur plus riche, raffiné, dont il est cruellement coupé.

Diffusé au Québec dans la collection « Hamac », que publient les éditions du Septentrion, ce beau texte condensé mérite inconditionnellement les honneurs qu'on lui a décernés depuis deux ans.

Simon Roy

Geneviève Damas

SI TU PASSES LA RIVIÈRE

Septentrion, Québec, 2013, 150 p. ; 17,95 \$



trouver. L'essentiel fonctionne sous le mode de la fragmentation, de la multiplication des niveaux de lecture, du métadiscours parfois, mais toujours avec un humour pince-sans-rire et une drôlerie tout à fait rafraîchissante. « Amenez l'art se promener au parc, écrit Frost. Lancez-lui le frisbee. Si vous aimez l'art, ligotez-le à un banc et laissez-le là. Éloignez-vous de lui en ignorant ses supplications. » La littérature a besoin d'être violente de temps en temps. En lui dérobant son ou ses sens, on crée en elle l'espace nécessaire pour en inventer des neufs, plus appropriés au monde et au temps actuels.

Judy Quinn

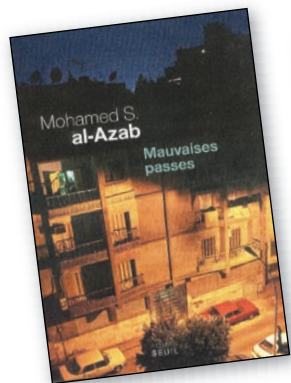
Horacio Castellanos Moya
LA SERVANTE ET LE CATCHEUR

Trad. de l'espagnol par René Solis
Métailié, Paris, 2013, 236 p. ; 29,95 \$

Si les romans donnant la parole à des dictateurs ont créé un sous-genre au sein de la littérature latino-américaine, ceux qui mettent en scène les guerres civiles se font plus rares, même si les deux maux ont été trop présents dans l'histoire de la région. Avec *La servante et le catcheur*, Horacio Castellanos Moya s'est mis à la tâche de décrire celle qui a secoué le pays où il a grandi et qui l'a forcé à s'exiler, le Salvador. Avec ce roman, Castellanos Moya signe son récit le plus narratif, dans la mesure où les voix hallucinées et soliloquées qui usuellement composaient

la charpente de ses histoires laissent place à une narration distanciée d'événements violents, à travers une polyphonie dérangeante. Si le lecteur doit faire face à un monde trouble, à des horreurs sans nom, c'est que le roman ne ménage aucun recoin du drame salvadorien, sans se placer sur le plan militant d'emblée. Les causes de l'insurrection ne sont pas présentées, le contexte de guerre n'est pas réellement explicite, et ce roman, de ce fait, ne cherche pas à présenter un exposé historique pour saisir les dynamiques sociales de la guerre civile.

Au contraire, en présentant sur trois jours le maelstrom de décisions rudes, de choix déchirants, d'actes barbares, d'héroïsmes discrets conduits sous la loi de l'urgence et de la violence, Castellanos



Moya décrit une famille happée par une histoire qui la dépasse et la fait éclater. Chaque membre de cette famille modeste prend fait et cause pour un clan ou l'autre, sans être capable de comprendre ce que ce choix impose comme actions, comme compromissions avec ceux qu'ils aiment. De celle qui pense à son avancement dans le système de santé à la grand-mère (la servante du titre) proche de ses patrons, riche famille pourtant opposée à la dictature, en passant par le policier malade, ancien lutteur, qui arpente la scène du désastre et qui est amoureux de la servante, les protagonistes de *La servante et le catcheur* se perdent dans leur impuissance et dans les gestes qu'ils posent pour sortir de cette logique de subordination néfaste. Le portrait composé par Castellanos Moya évoque alors moins les pénuries, les angoisses, les violations des droits, les rationalisations de la force, qu'un état social fondé sur l'écrasement du plus grand nombre. La quotidienneté du drame est présentée, non pas comme la conséquence de la guerre civile, mais comme la violence initiale qui révèle la guerre continuelle pour améliorer son sort, sa situation, dans un pays qui empêche toute revendication à la justice. Les trois jours de cauchemar sont narrés de telle sorte que ce cloaque est perçu dans son effroyable continuité, comme si les tortures, les rapt, les viols, les explosions, les craintes faisaient partie d'un

horizon plus vaste, une chape de plomb qui inscrit dans la durée la plongée imposée par Castellanos Moya. Au final, c'est l'humanité grossière de la servante et du catcheur, malgré leurs errements et erreurs, qui parvient à la conscience du lecteur, comme échappée possible au renoncement continu.

Michel Nareau

Mohamed S. al-Azab
MAUVAISES PASSES

Trad. de l'arabe par Emmanuel Varlet
Seuil, Paris, 2013, 126 p. ; 27,95 \$

Il y a un décalage entre la parution de *Mauvaises passes* en français et sa publication en arabe en 2006. Les lecteurs francophones reçoivent ce texte après le printemps arabe et ne peuvent s'empêcher de le lire à la lumière du soulèvement du peuple égyptien en 2011.

On retrouve, en effet, dans ce court roman, les ferments de la révolution à venir : la pauvreté, le chômage, la crise du logement, les clivages sociaux, les interdits religieux et les commandements de la tradition. Rien n'est simple pour Mohamed Ibrahim, narrateur et ancien propriétaire d'une salle de jeux électroniques qui servait de refuge mixte aux jeunes lycéens privés de lieux de rencontre. Jugée contraire aux bonnes mœurs, la salle est fermée et, depuis, Mohamed Ibrahim erre en quête d'une échappatoire, d'un improbable moment de plaisir,

d'une solution à l'impossibilité de réalisation de la moindre aspiration personnelle.

Les infimes morceaux de liberté que le narrateur réussit à arracher à son quotidien établi d'avance sont dérisoires. Il parvient tant bien que mal à louer une chambre hors de la maison paternelle et loin de la banlieue du Caire où sa famille s'est installée. Ce refuge était une promesse de désirs enfin comblés, mais jamais la promesse ne sera tenue. Le monde extérieur s'immiscera constamment entre le narrateur et un plaisir presque touché du doigt mais toujours différé.

Le texte saute d'un événement à l'autre, revient au premier, anticipe sur un troisième sans aucun respect d'une logique quelconque. Le choix du présent et du futur de narration donne une densité temporelle au récit qui amplifie l'impression de désordre produite par la structure non linéaire. Dans ce chaos, reflet d'un Caire éclaté mûr pour les bouleversements imminents, la narration à la deuxième personne du singulier fait émerger un être qui se raconte sa vie en la vivant, comme si c'était un moyen de se prouver sa propre existence.

Mohamed S. al-Azab nous offre une tranche de vie dans le Caire du XXI^e siècle cruelle de réalisme mais dénuée de lyrisme et d'emphase. Une belle découverte.

Soundouss El Kettani

Beata de Robien
FUGUE POLONAISE

Albin Michel, Paris, 2013, 418 p. ; 40,95 \$

La Pologne que fait vibrer l'auteure ne ressemble guère à celle qu'ont accréditée au Québec la littérature et les médias auprès des générations plus âgées. Présumée fréquentable parce que le public québécois d'hier la savait catholique, la Pologne bénéficiait de plus à nos yeux de l'endossement d'une France elle aussi bien disposée à son endroit. Son dépeçage par Hitler et Staline nous paraissait d'une cruauté particulière. Peut-être faudrait-il remonter à Napoléon et à son ministre Talleyrand pour expliquer la

Une cathédrale poétique

Le goût de l'Un, du Tout. Ce désir immémorial d'un lieu unique où tout rassembler, tout recueillir, un lieu ouvert à tout venant, où de *vivants piliers* gardent la parole et la rendent au poète, régénérée et libre. Temple des correspondances de Baudelaire ou cathédrale de tout de Roger Des Roches, il s'agit d'une même hantise poétique, d'un même projet de fusion entre la parole et le monde.

On pourrait penser de ce recueil, en lisant son titre et en parcourant la longue liste des œuvres de Des Roches, qu'il a été voulu comme un aboutissement, une œuvre totale, ultime quête d'absolu du poète avant d'avoir tout dit. Par chance, on aura vite fait de voir que le livre n'épuise en rien l'éventail des possibles, mais qu'au contraire il ouvre des voies où sont en germe des espaces à explorer.

On est ici aux prises avec des réalités indicibles, que le poète tente de saisir, malgré leur irréductible silence. Les mots s'agglutinent les uns aux autres et leur solidarité les cantonne dans des périphrases qui montrent avec certitude que le Tout est plus grand que la somme de ses parties. Qu'est-ce que l'« eaucielsol » ou « une chair veut la chair veut la chair » ? Même l'auteur ne saurait le dire, bien qu'à coup sûr il pressente que ces nouveaux substantifs dévoilent une partie du réel demeurée sans nom et qui tente de s'incarner une fois pour toutes à travers sa voix de poète.

Le projet est périlleux, car il s'avère parfois un peu hermétique, bien qu'il ne soit pas stérile. Le langage y est torturé, la syntaxe détournée de ses ornières habituelles et les mots monstrueux à têtes multiples nous plongent dans un monde qui rappelle les toiles de Bosch, à la frontière du Sacré et du Sacrilège, où le lecteur, seul profane en ces lieux, tente de mettre dans la balance sa sécurité et sa raison pour une folie plus grande, plus vaste, mais surtout plus haute.

Le recueil est au premier abord un peu revêché : les premières pages nous gardent à distance, mais elles placent petit à petit les balises nécessaires à la débâcle qui arrive plus loin, dans la section intitulée « Cathédrale soufflée », où tout défile dans un grand désordre fertile et sauvage.

Mathieu Simoneau



Roger Des Roches LA CATHÉDRALE DE TOUT

Les Herbes rouges, Montréal, 2013, 70 p. ; 14,95 \$

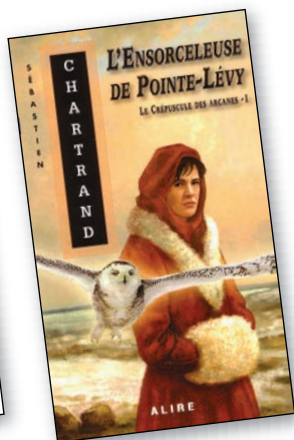
sympathie de Paris : l'empereur tenait à ce qu'existe une Pologne pour empêcher tout rapprochement entre l'Allemagne et la Russie. Preuve que l'idée de découper le monde selon l'intérêt des dominants ne date ni de Yalta ni de Potsdam. Quoi qu'il en soit, Beata de Robien ose de l'inédit en révélant à la France comme au Québec une Pologne capable, comme tout pays, de créer ou d'aggraver ses propres problèmes. Certes, la Pologne subit la loi moscovite, mais elle peut s'adonner aussi, de son propre chef, à la délation, au chantage, à la torture. Du coup, quiconque imaginait la Pologne en victime toujours impuissante est ainsi invité à envisager, avec un certain chagrin, d'autres éventualités. Le roman colle à l'histoire, mais il fait entrevoir l'homérimie.

L'action, à la fois politique et intime, se situe à Cracovie en 1953. La Pologne pleure, comme tous les vassaux de Moscou, la mort du « Petit Père des peuples », même si, déjà, la vérité sur Staline a commencé à filtrer. La faim sévit et les queues s'allongent au seuil des commerces, les logements, rares et exigus, sont peuplés et surpeuplés de locataires imposés par l'État et dont on redoute les accointances avec le pouvoir, les voyages ne sont autorisés que si les partants laissent derrière eux des proches utilisés comme otages, etc. Malgré tout, la jeune Bashia obéit aux rêves de ses dix-sept ans et s'éprend d'un visiteur français dont elle attend l'amour et peut-être un accès à la liberté. De son côté, le beau Christian juge la Pologne en communiste inconditionnel : comment ose-t-elle adresser

des reproches à l'infaillible Moscou ! Sans jamais douter de ses positions, le jeune Français sait mieux que les Polonais ce qui est bon pour la Pologne... Encore là, l'auteure ne fait que mettre l'histoire à contribution ; à l'époque, la nébuleuse communiste française, depuis Aragon jusqu'à Éluard en passant par Sartre-le-versatile, niait farouchement l'existence du Goulag. Le Kremlin ne pouvait ni se tromper ni mal agir.

À la fois intimiste et soumis aux poussées telluriques des idéologies, le roman se termine sur un coup de théâtre qui manque peut-être de vraisemblance.

Laurent Laplante ►



Claude Jasmin

ANITA, UNE FILLE NUMÉROTÉE

XYZ, Montréal, 2013, 188 p. ; 19,95 \$

Dans son nouvel ouvrage, un récit autobiographique, Claude Jasmin raconte un amour de jeunesse, son premier grand amour, qui aurait pu être celui d'une vie, mais qui s'est terminé prématurément, pour de mauvaises raisons. C'était au moment de l'après-guerre, et la belle blonde, Anita, l'objet de cette passion, étudiait comme lui la céramique à l'École du meuble, à Montréal.

Dès qu'il la rencontre, sa voix grave et ses yeux bleus voilés de tristesse attirent le jeune Claude. Mais Anita est juive et, dans l'univers fermé du Québec d'avant la Révolution tranquille, c'est une tare impardonnable. Le fait qu'elle est une rescapée d'Auschwitz, où sont mortes sa mère et ses deux sœurs, ne lui vaut ni sympathie ni pitié, même si elle et son père, révoltés par les horreurs des camps de concentration, ne sont plus pratiquants ni croyants.

La famille du jeune homme s'acharne à lui faire comprendre que sa relation est inacceptable. Son père lui assène ces paroles : « Ton affaire de cœur, étouffe-moi ça en vitesse, je te parle pour ton bien, mon garçon, c'est voué à l'échec, une amourette impossible. J'ai un seul conseil à te donner, coupe ça à la racine avant qu'il soit trop tard et que tu saches plus comment t'en déprendre ». Lorsqu'il

rencontre le couple par hasard, en réponse à Anita, qui lui demande pourquoi il déteste les Juifs, le père rétorque : « Vous avez tué le Christ, notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Malgré tout, habité par son « amour fou », comme il le dit, le jeune Claude résiste à la guerre d'usure menée par son entourage. Au fil de ses sorties avec sa belle Juive et ses amis, il fait revivre au lecteur la bohème montréalaise des années 1950. Il nous plonge dans le fascinant milieu artistique du temps, avec Alfred Pellan, Paul-Émile Borduas et les automatistes, Jacques Normand alors animateur au Faisan doré, le poète Claude Gauvreau, le jeune Armand Vaillancourt moqué par les badauds...

Mais la bataille menée contre la relation dénoncée ne tarit pas. Des accusations contre Anita sont rapportées à son amoureux. Bouleversé, il les prend pour fondées et, sans en parler à la jeune femme, décide de s'éloigner d'elle. C'est fini : il rentre dans le rang, bien qu'il en souffre. À tel point que, plus tard, en repensant à ce tournant dramatique de son existence, il en vient à la conclusion que le mal existe, qu'il est vraiment une réalité.

Gaétan Bélanger

Sébastien Chartrand

L'ENSORCELEUSE DE POINTE-LÉVY

T. 1, LE CRÉPUSCULE DES ARCANES

Alire, Québec, 2013, 434 p. ; 16,95 \$

Sébastien Chartrand fait maintenant partie des jeunes auteurs québécois à ne pas perdre de vue. Son premier roman, le début d'une trilogie à saveur historique, est paru aux éditions Alire au printemps 2013. *L'ensorceleuse de Pointe-Lévy* s'inscrit dans une démarche littéraire hybride, entre chronique et fantasy.

1849. Faustin est malgré lui entraîné dans une odyssée contre le Mal, incarné par l'Étranger. Le jeune bedeau entreprendra un voyage initiatique presque au prix de sa vie dans les dédales mystérieux et ancestraux de la goétie. Accompagné de Shaor'i, une redoutable guerrière autochtone, de Baptiste Lachapelle, un colosse au cœur vaillant, et de François Gauthier, le vicaire du village et « arcaniste » d'expérience, Faustin découvrira l'univers effrayant et bien réel qui se cache derrière les légendes populaires.

Les personnages du roman sont caricaturaux et se définissent presque tous par leur identité distincte... sauf Faustin, le principal protagoniste. Il ralentit la caravane par son ignorance, son inexpérience, sa faiblesse physique. Dans ce monde oscillant entre l'histoire et l'imaginaire québécois, il fera la rencontre de héros de la tradition orale, d'autres issus de la littérature. Aussi rapiécée soit cette histoire inspirée de différents mythes, le tout donne un résultat homogène, crédible. L'auteur avoue avoir altéré quelques éléments historiques au profit de la cohérence de son récit, mais le lecteur, littéralement envoûté par la découverte des « arcanes », n'y voit que du feu.

L'ensorceleuse de Pointe-Lévy répertorie et adapte les principaux contes populaires de Québec et ses environs et captive par sa proximité, sa crédibilité. Quelques longueurs obligées pour contextualiser cette grande aventure et la panoplie de personnages, surtout au début, auront vite fait de s'estomper au profit d'une épopée de plus en plus enlevante. L'auteur surprend par son style

Premier roman

La Néo-Brunswickoise, professeure de psychologie et ergothérapeute, confie avoir mis plusieurs années à écrire ce roman, son premier. À sa sortie, il a fait l'objet de critiques élogieuses et a depuis été traduit en plusieurs langues. Manifestement, *Amphibien* a demandé des recherches minutieuses sur les animaux, notamment sur les espèces menacées.

Une documentation abondante qui se trouve transposée chez le personnage principal et narrateur, Phin. Une encyclopédie vivante, chose d'autant plus étonnante que Phin est un gamin de neuf ans. Il connaît toutes les caractéristiques des animaux et les menaces que leur fait encourir la course au progrès des humains. Ainsi, reconnaît-il tout de suite l'espèce – et le sexe – à laquelle appartient la grenouille que la maîtresse introduit comme animal de compagnie dans sa classe de quatrième année : une rainette de White. Quel drôle de choix, pense Phin. Ne dort-elle pas toute la journée pour ne se mettre en mouvement que la nuit ? Est-ce là un bon compagnon ? Et sortir cet amphibien de son habitat naturel pour l'emprisonner dans un aquarium n'a rien de génial ! Ainsi, s'il est bouleversé par la séparation de ses parents, Phin est obsédé, angoissé au point de faire de l'insomnie, tant il est préoccupé par l'exil de la grenouille Cuddles (en français : *caresse*), nom qu'il a suggéré par ironie et qui a été tiré au sort. Le réchauffement de la planète, les conséquences de la fonte du pergélisol sur les espèces animales, la destruction des habitats naturels, les fermes d'élevage industriel, etc., etc., génèrent chez lui une forme d'intransigeance qu'il fait subir à sa mère, qui en arrivera à le priver de la Green Channel, chaîne en dehors de laquelle, à l'exception de Discovery, il dit ne trouver que mensonges et insignifiances. Il lui reste cependant Google, qu'il consulte à la moindre occasion. Son institutrice et le psychologue chez qui sa mère, inquiète, l'amène, n'échappent pas au regard lucide et ironique du garçon qui finira par s'apaiser en trouvant des actions à sa mesure.

Une fois acceptées quelques longueurs et cette invraisemblance de l'enfant de neuf ans qui utilise à bon escient le vocabulaire scientifique d'un doctorant en zoologie, on apprécie la lucidité et la sensibilité avec lesquelles la romancière a su rappeler l'interdépendance entre les espèces et la fragilité de l'équilibre écologique.

Pierrette Boivin



Carla Gunn

AMPHIBIEN

Trad. de l'anglais par Myriam Legault

Prise de Parole, Sudbury, 2013, 311 p. ; 24,95 \$

accessible, clair, direct, mais déchiré entre le joual d'antan souvent justifié mais inégal selon les personnages et la prose presque soutenue.

Amateur de fantasy ? Laissez-vous bercer par les bribes de micmac et les formules magiques. Laissez-vous entraîner, il y a plus d'un siècle de cela, lorsque la spiritualité et les croyances guidaient encore les gens vers l'obéissance et la vertu.

Julie Pelletier

Khaled Al Khamissi
L'ARCHE DE NOÉ

*Trad. de l'arabe par Soheir Fahmi
avec la collaboration de Sarah Siligaris*
Actes Sud, Arles, 2012, 363 p. ; 37,95 \$

Khaled Al Khamissi avait fait une entrée remarquée en littérature en 2009 avec la publication de *Taxi*, roman hybride qui tenait sans doute davantage de la chronique de vie quotidienne au Caire. L'ouvrage, par la multiplicité des points de vue qu'il adoptait, par l'humour de l'auteur et son habileté à rendre palpables la complexité des déplacements dans la capitale égyptienne et la cohabitation religieuse dans une ville qui voit sa population augmenter d'un million

d'habitants par année, avait connu un franc succès et été largement traduit. Mieux que n'importe quel guide, *Taxi* faisait sentir le pouls de cette fascinante mégapole.

L'arche de Noé nous plonge de nouveau au cœur de l'Égypte moderne, tout à la fois consciente de sa culture plusieurs fois millénaire et énigmatique, et faisant face à un présent de plus en plus précaire, à un avenir qui s'avère encore plus incertain, voire qui sombre chaque jour dans la désillusion et le cauchemar. D'où le titre qui épouse la figure d'une cité sans voiles faisant lentement naufrage : corruption institutionnalisée, répression politique, chômage endémique chez les jeunes. Les sept plaies d'Égypte nous sont resservies



non pas avec des métaphores bibliques, mais avec la même lucidité sans fard de l'ouvrage précédent, lucidité qui repose une fois de plus sur l'acuité du regard critique et de l'analyse sociale, et qui privilégie, plutôt que la gravité du propos, l'humour du désespéré qui épouse au plus près l'esprit cairote qui malgré tout garde espoir. Les destins de douze personnages se croisent ici, du jeune licencié en droit qui doit se résoudre à émigrer faute de ne pouvoir payer le pot-de-vin qui lui permettrait d'accéder au poste qu'il convoite à celui d'émigrés qui rêvent d'un retour au pays, et brossent le portrait d'une société en pleine effervescence sur le point d'exploser au moment de l'écriture du roman, et qui s'avéra prémonitoire au moment de sa parution. Tout au long de ce roman, le lecteur sent constamment battre le cœur de cette mégapole fascinante, entend l'humour bon enfant des Cairotes, respire l'air à la fois doux et poussiéreux de la ville et se prend à rêver à l'espoir d'un monde meilleur : « L'Arche de Noé prend la forme d'un cœur qui bat selon son propre rythme pour refaire le monde ». Souhaitons que le roman soit également prémonitoire relativement à ce revirement.

Jean-Paul Beaumier

Rachid O.

ANALPHABÈTES

Gallimard, Paris, 2013, 119 p. ; 24,95 \$

Analphabètes est un hommage posthume à un père qui ne savait pas lire mais qui s'affirme comme le moins analphabète des personnages qui habitent ce roman.

Le pluriel du titre exprime en effet non seulement l'incapacité à déchiffrer l'écrit mais de nombreuses autres impuissances. Tant de choses se présentent à chaque être sans légende et sans explication : un texte, un tableau, un viol, la mort d'un père, une amitié intense, un choix de vie rebelle aux normes sociales, un pays natal aimé pour ses rues et ses maisons mais craint pour sa violence et son intolérance à peine dissimulées. Les vrais analphabètes sont ceux qui rejettent tout ce qui ne leur ressemble pas. Ce sont les frères du narrateur à qui répugnent son homosexualité et son célibat. C'est le frère de Fayda, une jeune fugueuse dont la perte de virginité pourrait justifier les pires représailles.

Et, au cœur de ce monde où tout ce qui ne se comprend pas est condamné, se dessine une autre difficulté, celle du narrateur à faire son roman. La préoccupation constante de l'œuvre passée et de la possibilité de l'œuvre en train de s'écrire ponctue constamment le nouveau récit de Rachid O. Pour l'auteur marocain dont la précédente parution remonte à 2003, écrire ne va pas de soi. Ce texte, que

hantent de multiples récits, ressasse la difficulté de trouver une histoire à raconter, la méconnaissance du chemin qui mène d'une histoire déterrée du fond d'un passé lointain au livre rêvé, ainsi que l'évocation des premiers encouragements à écrire et des nombreux moments d'incapacité. Si écrire, c'est un peu expliquer le monde, alors les moments où l'écriture ne vient pas sont aussi des moments d'analphabétisme.

L'écriture de Rachid O. est à la fois simple et pleine de belles surprises stylistiques. On y plonge étrangement à la fois comme dans une rêverie intime et dans un pamphlet sur le droit à la différence.

Soundouss El Kettani

Patrick deWitt

LES FRÈRES SISTERS

Trad. de l'anglais

par Emmanuelle et Philippe Aronson

Alto, Québec, 2013, 442 p. ; 17,95 \$

La frontière travaille toujours l'imaginaire continental. Ce lieu mobile de la confrontation avec l'immensité, le danger, l'aventure, le recommencement, a toujours été vu comme l'expérience fondamentale des Amériques, là où la rencontre avec l'autre avait lieu. Le western incarne avec force ce recours à la frontière, et autant dans les films, les bandes dessinées que les romans, ce type de récit repose sur des récurrences : violence, confrontation, quête, déplacements incessants, présence d'Amérindiens, univers manichéen, nature hostile et sauvage. Patrick deWitt, dans *Les frères Sisters*, dont Alto propose la traduction après que le roman ait reçu plusieurs prix au Canada, plonge délibérément dans cette mythologie. Il le fait en donnant la parole à Eli Sisters, un tueur à gages en crise existentielle qui parcourt l'Ouest avec son frère irascible, violent, autoritaire. Ils ont une importante mission à remplir : trouver et tuer Hermann Kermit Warm, qui demeure à San Francisco au milieu d'un XIX^e siècle dépeint dans son tumulte et ses obsessions. Le récit raconte d'abord les péripéties qui mènent les deux frères d'Oregon City à

80 poètes actuels

Les revues *Mœbius* et *Cahiers du Sens* lançaient au début de l'année 2013 une nouvelle anthologie regroupant 40 poètes québécois et 40 poètes français d'aujourd'hui. C'est la deuxième initiative de ce genre entreprise par *Mœbius* : pour son numéro 49, il y a une vingtaine d'années, l'équipe dirigée par Robert Giroux avait rassemblé les auteurs les plus intéressants de la poésie française contemporaine.

Dans ce 136^e numéro de la revue montréalaise (et ce numéro hors-série de la revue parisienne *Les Cahiers du Sens*), les auteurs présentés ont publié au moins un recueil après l'an 2000 ; leurs textes sont, à quelques exceptions près, inédits. Il ne s'agit donc pas ici des « classiques » en poésie, qu'on peut d'ailleurs retrouver dans d'autres anthologies, mais d'une production éminemment actuelle. Parmi les plumes québécoises, on y lit bien sûr les Jean-Paul Daoust, Nicole Brossard, Denise Desautels, Jacques Brault et autres incontournables. Ces incontournables sont sans doute plus nombreux chez les Français, vu le bassin de population proportionnellement au nombre d'auteurs choisis, ce qui explique en outre le peu de place laissé aux « jeunes » Français dans cet ouvrage. Un seul, Gwen Garnier-Duguy, est né dans les années 1970 – aucun après. Ce n'est pas le cas du côté québécois, où l'on peut citer les noms de Danny Plourde, Véronique Cyr et Benoît Jutras. Mais cela a-t-il une réelle importance ? Oui et non. Oui, au sens où une anthologie de ce type, faite d'inédits, serait aussi l'occasion pour le lecteur de découvrir de nouvelles voix et tendances. Mais non aussi, puisque la poésie a quelque chose d'atemporel, qui transcende, quand elle est grande, les époques, l'âge, les modes. La seule véritable réserve : le fait que nombre des poètes québécois sélectionnés ont déjà publié aux éditions Triptyque (aussi dirigées par Robert Giroux) ou dans la revue *Mœbius*. De toute façon, dans n'importe quelle anthologie, les choix sont très souvent arbitraires. Ici, Louise Warren, André Roy, Normand de Bellefeuille ou Carole David auraient pu figurer à la place des Michaël La Chance, Robert Giroux, Sylvain Campeau ou Émile Martel ; néanmoins, chaque nom se vaut en soi. Le plus important est le principe de cette initiative, faire connaître d'un côté et de l'autre de l'Atlantique un genre autrement mal diffusé, et cette action mérite d'être répétée.

Judy Quinn

Collectif

OUVRIR LE XXI^e SIÈCLE

80 POÈTES QUÉBÉCOIS ET FRANÇAIS

Les Cahiers du Sens, Paris/Mœbius, Montréal, n° 136, 2013, 273 p. ; 20 \$



San Francisco, avec à la clé meurtres, vols, attaques, beuveries, rencontres sexuelles pas toujours satisfaisantes, troubles avec leurs chevaux. Si le voyage est souvent interrompu, le rythme de la narration est, lui, soutenu. L'écriture y est très imagée, le caractère rêche de l'environnement bien mis en évidence et au service de la course folle des frères. Toutefois, le plaisir de lecture, réel, est tempéré par le fait que le romancier nous plonge dans les clichés, dans l'image d'Épinal de la ruée vers l'Ouest.

Le roman prend une tournure plus originale à partir de l'arrivée à San Francisco, car l'histoire devient plus trou-

ble, les personnages acquièrent en complexité la force nécessaire pour interroger les lieux communs du genre. Grâce à la découverte d'un journal rédigé par leur informateur californien, les deux frères prennent connaissance des motivations de leur cible, et en viennent à s'y identifier et à remettre en cause leur mode de vie, leur legs, le sens de leur existence. Bien sûr le goût de l'or demeure trop fort, et l'aventure se poursuit, mais le narrateur réfléchit aux finalités de la richesse, de la violence et les confronte à la beauté, à la filiation, à la paix. De nouvelles oppositions surgissent alors entre le foyer et la frontière, entre la route et la vie

intime. C'est là que se révèle le romancier, dans sa capacité à se servir d'un roman d'aventures pour poser des questions très actuelles sur la consommation, sur le présentisme, sur l'errance, sur la réputation par le moyen d'une situation très balisée, celle du western, ici rejouée avec humour et distanciation.

Michel Nareau

premier roman, Égypte, récit intime



Sophie Jacmin

DEUX POIDS DEUX MESURES

XYZ, Montréal, 2013, 194 p. ; 19,95 \$

Détentriche d'une maîtrise en histoire de l'Université de Montréal, Sophie Jacmin enseigne au Vanier College lorsqu'elle entreprend une maîtrise en création littéraire. *Deux poids deux mesures* provient de son mémoire, consacré en première partie à l'humour dans *Le bonheur des ogres* de Daniel Pennac. L'humour, voilà la marque de son premier roman. Car il s'avère que l'histoire, quoique partant d'une situation embarrassante, se prête peu à la relance de l'action : une jeune femme prénommée Caroline, la narratrice, supporte depuis l'âge de quatorze ans des seins surdimensionnés. Vingt ans plus tard, un diagnostic de cancer entraîne l'ablation complète du sein gauche. Que faire face à une telle poitrine dissymétrique ? Se débarrasser du droit ? Recourir à des prothèses mammaires en caoutchouc ? À des implants ? À une greffe de seins ? Où et à quel prix ?

Liées à la narratrice, sa sœur, Julie, et Élisabeth de Ringuet, sa mère, descendante d'un comte belge, ajoutent leur grain de sel. L'histoire touche ainsi à celle d'une famille présente sur deux continents, avec des infidélités, des amours qui vont cahin-caha et qui font ressortir la solitude de ces femmes. Quant à l'amant Pierre, ment-il, se demande Caro, lorsqu'il dit la désirer ? Comment un homme

peut-il être attiré par une femme comme elle ? Bref, une histoire qui échapperait à peine à la banalité du quotidien, sans la touche humoristique.

De fait, la romancière fait appel à l'humour et à l'autodérision, façons pour son personnage de se distancier, de dire « je souffre, mais je ne me prends pas au sérieux ». L'auteure en remet, obéissant au caractère impulsif de Caroline qu'un rien fait s'exclamer, hurler, imaginer des scénarios loufoques. Elle fait celle qui ne veut ni passion ni attachement, quand c'est plutôt la peur du rejet qui motive ses ruptures. L'aboutissement de son combat contre des seins hors norme, qu'adolescente elle qualifiait de « pis de vache », entraînera une transformation inattendue qui influera fortement sur sa vie. Une situation finale, heureuse quoique improbable dans la réalité, que seule autorise la comédie.

Par le choix d'une tonalité judicieusement adaptée au sujet, Sophie Jacmin a su insuffler une dose de mordant à un fait anecdotique pour en faire un vrai roman.

Pierrette Boivin

Ibrahim Aslân

DEUX CHAMBRES AVEC SÉJOUR

PETIT FEUILLETON DOMESTIQUE

Trad. de l'arabe par Stéphanie Dujols

Actes Sud, Arles/Sindbad, Paris, 2013,

121 p. ; 27,95 \$

Ce court bouquin, qui se lit en à peine une ou deux heures, décrit par petites touches le quotidien d'un couple égyptien vieillissant, Khalil et sa femme Ihsan.

En de brefs chapitres de trois, quatre pages, l'auteur, décédé en 2012, relate sans artifice la vie au jour le jour de ce couple de classe moyenne, sans histoire, ayant eu deux garçons, maintenant mariés. Leur quotidien, dans un appartement urbain, évolue sans gros tracas, et vers le milieu du roman, doucement, disparaît Ihsan, laissant seul son mari.

Ce roman est celui d'une vie qui se termine, avec un Khalil passablement isolé, soucieux de ses petites manières, supportant au mieux ses petites douleurs, parfois vraies, parfois imaginées. Mais qui se permet aussi, vieillesse aidant, de perdre quelques retenues, posant des questions à quiconque et comme bon lui semble.

Les lecteurs intéressés par le monde arabe profiteront d'une description tout à fait juste de la vie en Égypte : au café, à l'hôpital, lors d'un mariage, lors d'une visite entre amis. Il découvrira aussi un homme qui cherche tant bien que mal à rester l'artisan de sa propre vie.

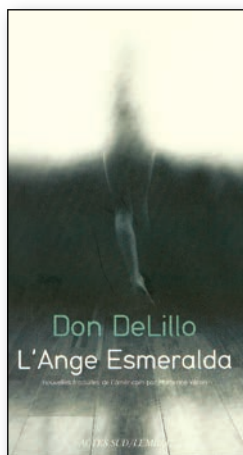
Yvan Cliche

Francine Noël

LE JARDIN DE TON ENFANCE

Leméac, Montréal, 2012, 131 p. ; 18,95 \$

L'œuvre de Francine Noël est construite autour de la tétralogie de « Maryse », fresque romanesque aussi ludique que totalisante. À ce noyau, on peut dorénavant attacher une deuxième catégorie, à savoir le récit intime de filiation, auquel se rattache aussi *La femme de ma vie*, plus proche du témoignage et des mémoires que de l'imagination hybride dont nous avait habitués Noël. Dans *Le jardin*



Un premier recueil de nouvelles

Il aura tout de même fallu quarante ans de métier et seize romans à son actif pour que Don DeLillo publie un premier recueil de nouvelles. La pratique du genre narratif bref, qui tient chez lui à une vingtaine de récits publiés, remonte pourtant à loin, au moins dix ans avant *Americana* (1971), son premier roman. Dès le début des années 1960 en effet, DeLillo a commencé à faire paraître des nouvelles dans le magazine américain *Epoch*, tout comme Thomas Pynchon – un auteur auquel le New-Yorkais est régulièrement comparé. Les neuf nouvelles comprises dans *L'ange Esmeralda* ont paru entre 1979 et 2011 dans divers périodiques, dont *Esquire* et *The New Yorker*.

L'approche narrative du nouvelliste ne diffère pas beaucoup de celle du romancier. On y trouve la même auscultation des inquiétudes de l'Amérique contemporaine au moyen d'une prose impassible où l'économie, la vie urbaine, la politique et l'art (surtout le cinéma) forment un tout. La description d'un panneau publi-

citairaire de jus d'orange Minute Maid, dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, est en soi un morceau d'anthologie. Un attroupement de curieux ou de dévots y guette les apparitions de « l'ange Esmeralda », ainsi nommé en référence à une fillette du Bronx qui a été violée et jetée du haut d'un toit. Du grand DeLillo ; il n'est pas étonnant que le recueil en ait récupéré le titre.

L'une des spécialités de DeLillo consiste à créer des rencontres décalées entre ses personnages. Un joggeur, témoin d'un kidnapping, discute de l'événement avec une voisine ébranlée (« Le coureur »). Un homme s'incruste dans la vie d'une femme rencontrée au musée lors d'une exposition de photos des membres de la Fraction armée rouge (« Baader-Meinhof »). Deux étudiants ergoteurs tentent de percer les secrets d'un homme en anorak (« Dostoïevski à minuit »). Le plus souvent, DeLillo entraîne son lecteur en terrain familier : les rues du Bronx avec leurs déchets industriels (« L'ange Esmeralda »), le milieu financier et le marché de l'art (« Le marteau et la faucille »), les salles obscures (« La famélique »). D'autres fois, l'intrigue se situe dans une petite île des Caraïbes (« Création »), en Grèce (« L'acrobate d'ivoire ») et même – qui eût cru que DeLillo tâterait de la S.F. ? – dans une station orbitale (« Moments humains dans la Troisième Guerre mondiale »). DeLillo nouvelliste : l'expérience est concluante.

Patrick Bergeron

Don DeLillo

L'ANGE ESMERALDA

Trad. de l'américain par Marianne Véron

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2013, 252 p. ; 31,95 \$

de ton enfance, une grand-mère prénommée Francine, mais surnommée Nana, s'adresse à son petit-fils Émile, dans un journal qu'elle tient de la naissance du garçon jusqu'à ses sept ans, l'âge de la raison. De ce fait, Noël renoue avec l'écriture diariste qu'elle avait pratiquée dans *Nous avons tous découvert l'Amérique*, mais en infléchissant le propos, pour mieux faire ressortir la vie familiale éclatée d'Émile, le rapprochement entre les générations, les distinctions entre les époques. Elle reprend néanmoins le procédé consistant à nouer la vie personnelle de sa famille aux événements internationaux qui viennent cadencer l'existence de Nana.

Le journal que compose Noël est assez aléatoire, et l'une des forces du récit est de montrer comment l'histoire est aussi hors de la représentation, hors du foyer décrit. La narratrice prend la plume à l'occasion, annote des événements, décrit son rapport au développement de son destinataire, lui raconte des histoires. À mesure que les interactions se généralisent avec Émile, en raison des bouleversements qui adviennent dans la vie du plus jeune ou tout simplement de sa capacité de s'exprimer, la narration se dilate et les interventions sont plus complexes, nombreuses. Il est très touchant de sentir le legs qui est déposé dans ces pages, ce besoin de rendre une partie du passé, d'établir

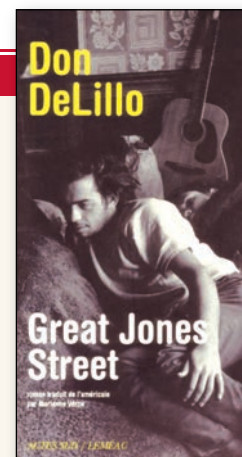
des histoires qui font le passage entre les générations et qui évoquent un point de vue partial sur l'univers à partir duquel puiser dans les exigences du monde. Il en résulte un récit volontairement décousu, plein de vie, tendre mais distancié, comme si Nana savait qu'elle était une transition, un maillon dans un grand récit en train de se construire. Si le texte dégage moins de ferveur que ses précédents, on y retrouve l'humour ironique si caractéristique de Noël, notamment dans le glossaire très personnel qu'elle propose à son petit-fils pour l'aider à comprendre un monde qui tourne sans eux.

Michel Nareau

Il aura aussi fallu près de quarante ans pour que soit traduit en français *Great Jones Street*, troisième titre d'une œuvre romanesque qui en compte aujourd'hui seize. Ce roman de Don DeLillo date de 1973. Il est donc antérieur aux maîtres-livres que sont *Bruits de fond* (1985), *Outremonde* (1997) et *Cosmopolis* (2003), récemment adapté pour le septième art par David Cronenberg. Il précède également plusieurs moments-clés de l'histoire du rock, de l'avènement de la scène punk à l'assassinat de John Lennon ou au suicide de Kurt Cobain. *Great Jones Street* est moins un livre visionnaire qu'un ouvrage ancré dans le contexte qui l'a vu naître, le début des années 1970.

Le héros et narrateur du roman est Bucky Wunderlick, une rock-star évoquant à la fois Bob Dylan, Mick Jagger et Jim Morrison. Fuyant les foules et « la dévoration des néons », Wunderlick a quitté en pleine tournée le groupe au sein duquel il a connu la célébrité pour vivre en reclus à New York. Il s'est installé chez son amie Opel, dans un appartement qui ne paie pas de mine – une chambre donnant sur « des entrepôts, des camions et des gravats », située rue « Great Jones », ce segment de la 3^e Rue compris entre Bowery et Broadway. L'isolement dont Wunderlick espère faire jaillir une nouvelle forme de silence ne lui permet pas de vivre complètement à l'abri des regards. Le rockeur est assailli de visiteurs : Globke, son agent ; Hanes, un musicien du groupe ; Fenig, le voisin du dessus, écrivain qui a tenté d'exploiter un terrain neuf de la littérature : la pornographie pour enfants... L'intrigue se fixe peu à peu autour de deux paquets que cache Wunderlick et qui vont susciter la convoitise : le premier contient des enregistrements inédits faits par le chanteur dans sa maison des Adirondacks ; l'autre renferme une drogue qui conduit son consommateur à n'émettre que des sons.

Great Jones Street est un texte difficile, à savourer à petits traits. Sur fond de décadence urbaine, DeLillo y scrute les tenants et les aboutissants d'une culture où l'art est soumis aux lois du marché. À lire en attendant la traduction du recueil de nouvelles *The Angel Esmeralda* (2011).



Patrick Bergeron

Don DeLillo

GREAT JONES STREET

Trad. de l'américain par Marianne Véron

Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2011, 301 p. ; 33,95 \$

Hélène Koscielniak

FILLEUL

L'Interligne, Ottawa, 2012, 360 p. ; 27,95 \$

Après avoir fait paraître des œuvres romanesques comme *Haïti je t'aime / Ayiti, mwen renmen ou !*, *Carnet de bord*, *Contrepoids* et *Marraine* (dont le présent roman est la suite), Hélène Koscielniak décrit à nouveau les liens interculturels entre le nord de l'Ontario et les Antilles pour faire éclater des contrastes flagrants entre la misère des bidonvilles et la prospérité du Canada. Dans le roman précédent, la Canadienne Normande Viau s'était engagée dans un programme d'aide humanitaire, et après un cri du

cœur lancé par ses amis de la République dominicaine, elle acceptait de parrainer (ou plutôt de « marrainer ») un jeune Haïtien de douze ans, Jo'no, qui risquait de connaître des conditions de vie atroces et la facilité de la délinquance s'il restait plus longtemps dans son pays natal.

C'est ainsi que dès la première page, Hélène Koscielniak décrit l'ambiguïté de l'hospitalité de son personnage de la marraine, Normande Viau, qui, en accueillant au Canada le fils unique de son amie antillaise sous le prétexte noble de lui assurer une vie confortable, déchire non seulement une famille déjà éprouvée par la violence et la pauvreté, mais brise aussi le parcours de la jeunesse d'un pays qui a

tant besoin de se renouveler à partir de ses forces vives : « Avec les meilleures intentions du monde, elle avait détruit la vie de son amie Gabriella, cette courageuse Haïtienne. Et celle de son filleul, Jo'no, cet enfant extraordinaire aux prunelles insondables ».

Une fois arrivé à Kapuskasing, en Ontario, le jeune garçon est momentanément fasciné par la nouveauté de ce qu'il découvre ; il se trouve « une blonde » et se lie d'amitié avec Billy, un jeune Autochtone dont la vie dans la réserve n'est pas toujours facile. Mais Jo'no Vellera réalise vite que la réalité n'est pas à la hauteur de ses attentes démesurées : « Il avait rêvé au Canada si longtemps, ►

roman, genèse de l'Amérique



croquant dur comme fer qu'il s'agissait du paradis. Néanmoins, la misère et, de toute évidence, la persécution existaient ici également ».

Filleul est un roman où l'enthousiasme est rapidement tempéré par le désenchantement. Quelques lettres écrites par Jo'no à sa mère permettent un changement de point de vue narratif qui montre néanmoins l'espoir du personnage immigrant. Ainsi, découvrira-t-on un autre Canada à travers un regard étranger.

Yves Laberge

Laurent Gaudé POUR SEUL CORTÈGE

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2012,
185 p. ; 25,95 \$

On ne peut qu'être admiratif devant l'immense talent de Laurent Gaudé, être fasciné par le souffle d'une écriture qui fait surgir de la page des êtres plus grands que nature dont le destin, s'il nous est souvent connu, se déploie sous nos yeux sous un jour chaque fois nouveau, réinventé, démultiplié par le pouvoir d'évocation des mots et des images. *Pour seul cortège* nous plonge au cœur du dernier festin auquel participe Alexandre le Grand, entouré de ses plus fidèles officiers, au moment même où l'immense empire qu'il aura érigé s'apprête à basculer sans qu'aucun autre signe ne soit donné, si ce n'est cette fièvre sou-

daine qui s'empare du plus grand conquérant qu'aient jamais connu l'Orient et l'Occident et qui l'emportera avant même que la rumeur de sa mort ne puisse se répandre. « Au premier spasme, personne ne remarque rien et ceux qui l'entourent rient encore. » Le ton est donné, le drame annoncé, les acteurs n'ont plus qu'à assumer leur rôle.

La force du roman repose en grande partie sur l'alternance des voix qui, comme dans une tragédie grecque, se relaient pour porter l'action et en éclairer les multiples aspects qui nous sont révélés au fur et à mesure que la fièvre s'installe jusqu'à ce que la mort prochaine s'avère inéluctable : l'ambition d'Alexandre, ses rêves de conquête, l'admiration de ses proches, la fidélité de ses généraux comme leur crainte de voir s'écrouler l'empire qu'ils ont contribué à créer à ses côtés, et celle de Dryptéis, fille de Darius et épouse d'Héphaïstion, compagnon et amant d'Alexandre, qui craint pour la vie de son fils au moment où elle aperçoit le cortège arrivé aux portes du château où elle s'est réfugiée. S'amorce alors la dernière conquête qu'entreprend Alexandre, celle de l'éternité, aux côtés de Dryptéis et de ses plus fidèles généraux qui se disputent déjà l'héritage d'un empire à préserver. Et la voix de la mère d'Alexandre qui, tel un leitmotiv, se fait entendre tout au long du périple qu'aura été sa courte, mais exaltante existence : « À qui appartiens-tu ? À mes compagnons lancés

au galop dans la plaine et à l'éternité qui s'ouvre devant moi. »

Un roman dont on ressort tout aussi époustoufflé qu'ébloui.

Jean-Paul Beaumier

Hélène Vachon LA MANIÈRE BARROW

Alto, Québec, 2013, 171 p. ; 21,95 \$

Grégoire Barrow voudrait faire du théâtre. Il aurait voulu. Au lieu de cela, il fait du demi-théâtre : dans un studio de doublage, il prête sa voix d'abord à des annonceurs publicitaires, puis à un canard dans une émission pour enfants, puis à un personnage antipathique, mal dégrossi, d'une télésérie américaine. Cela ne le satisfait pas : ce qu'il veut, c'est jouer Rostand, Ionesco, les grands. Mais, sans doute à cause de son physique ingrat, les théâtres le tiennent à l'écart. Sa voix, par contre, sa voix remarquable, lui vaudra des prix.

Dans le studio de Vox Dei, Grégoire Barrow se fait une réputation. Amoureux des mots, il commence par refaire les répliques pour qu'elles coulent mieux. Puis on lui confie les traductions, et même la direction des comédiens. Il est très exigeant, sur tout : le texte, l'intonation, la correspondance labiale, le jeu (vocal) des acteurs.

Reconnu, mais malheureux. Ce qu'il veut faire, c'est du théâtre. En attendant, en parallèle avec la perfection de ses textes et de ses déclamations, il vit une existence un peu brouillonne, un peu vide, et Sarah, d'ailleurs, finira par le laisser.

Un jour, la porte du théâtre s'ouvrira. Et Grégoire trouvera le moyen de ne pas la franchir. Comme le jour où il bousillera la chance incroyable qu'on lui offre de traduire *Ulysse* et de doubler le personnage mythique d'Homère dans une production télévisée. Il aura ses raisons.

En nous faisant suivre le quotidien de cet amoureux du beau, du sublime et de l'art pour l'art, incapable de faire des compromis et de profiter de la vie, Hélène Vachon nous pose une question : le perfectionnisme, au-delà de toute l'admi-

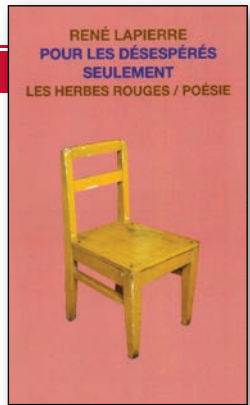
René Lapierre signe depuis maintenant 30 ans une œuvre exceptionnelle, encore largement méconnue. Sans doute cela est-il dû en partie à son caractère inclassable : tenant à la fois de la poésie, du récit et de l'essai, elle échappe aux ensembles en fonction desquels on construit les anthologies. Le couronnement récent de son dernier titre, *Pour les désespérés seulement*, du Prix de poésie Estuaire–Bistro Leméac constitue donc une reconnaissance hautement attendue.

Donnant suite à *Aimée soit la honte*, accueilli avec enthousiasme en 2010, ce nouveau recueil demeure à l'écart de la fiction qui ancrerait les parutions antérieures de Lapierre à l'étranger (États-Unis, Angleterre, ancienne U.R.S.S.) pour se situer au Québec, dans la perspective d'un engagement explicitement relié aux manifestations étudiantes de 2012. L'énonciation à la première personne est d'une radieuse beauté. Elle saisit par sa liberté, la transparence d'un dire assuré de son décentrement, le *je* se muant en sujet collectif lorsqu'il touche à une conviction émancipatrice, à la certitude d'un partage et d'une souveraineté : « Cachez vos cœurs, hissez des pavillons / de corsaire, noyez vos soifs : / vous les froids / vous les illustres, les absents / contre nous la faim, nous la terre / – vous tous honteusement contre nous / retournés. // Demandez une cigarette. / Consultez votre montre, commandez / qu'on vous laisse. Multipliez les ordres / faites des fous de vous-mêmes, appelez / un taxi qu'on en finisse. / Rentrez chez vous ». En couverture, l'image d'une chaise vide répond au titre du recueil, appelant le lecteur au poste retiré d'une observation mue par le désir d'ouvrir au commun. Ce retrait s'identifie au refus, prend la forme d'une ascèse – « joie de mourir. / D'apprendre à être, de dire / je ne sais pas / je ne veux rien » – par laquelle il s'agit d'entrer dans un rapport d'égalité, dans la clarté d'un réel partagé. Livre écrit dans un livre (le *Flore-manuel de la province de Québec*, paru en 1931, dont les passages en italiques, retranscrits en vers, réfléchissent l'écriture de Lapierre), *Pour les désespérés seulement* s'arrime au travail du père botaniste Louis-Marie Lalonde. La filiation établit, en termes de culture, dans le rapport à l'ici, une permanence ; brèche d'une logique dévorante, depuis laquelle le poème atteste, touche par la voix : « Nous ne savons pas aimer. // Cela est. / Il y a ». Sous la désuétude que recouvre ce geste apparaît celle de l'herbier : constance et patience de l'œuvre lapierrienne.

Ève Dubois-Bergeron

René Lapierre
POUR LES DÉSESPÉRÉS SEULEMENT

Les Herbes rouges, Montréal, 2012, 142 p. ; 15,95 \$



ration et des succès professionnels qu'il peut nous valoir, pourrait-il être un moyen inconscient de se couper du monde, de ne pas vivre ?

François Lavallée

William T. Vollmann
LA TUNIQUE DE GLACE

Trad. de l'américain par Pierre Demarty
Le cherche midi, Paris, 2013,
685 p. ; 39,95 \$

Ce pan de l'ambitieux chantier lancé par William T. Vollmann est en place depuis 1990 ; il constituait l'avant-garde d'un ensemble baptisé *Le cycle des sept rêves*. L'auteur projetait d'y raconter l'Amérique depuis son imprécise présence dans les légendes nordiques jusqu'à ses traits

significatifs les plus affirmés.

Qu'on n'attende pas de Vollmann le morne équivalent d'un précis d'histoire, de géographie ou de sociologie ; acceptons plutôt d'être constamment tenus en déséquilibre fiévreux par l'afflux des visions épiques et des percées poétiques. Que le calendrier lui-même se le tienne pour dit : l'écrivain délaissera à la minute de son choix les explorations vikings pour mettre brièvement le pied sur le sol de 1987, avant de revenir selon son caprice au temps mal balisé des transhumances incertaines. Le périple obéit à une boussole, mais Vollmann exerce pleinement sa liberté de timonier seul maître du cap. À son commandement, l'image de l'Amérique émerge peu à peu avec ses audaces et sa fureur.

Visionnaire, inspiré, intuitif, Vollmann mérite aussi les épithètes inverses, celles de studieux, de méthodique, de curieux impavide et discipliné. Il a potassé les riches et volumineuses sagas islandaises, tantôt cherchant et trouvant le dénominateur commun entre les sagas du Vinland et celle de Snorri le Gode, tantôt accordant une attention particulière à Éric le Rouge (cf. *Sagas islandaises*, La Pléiade, 1987). Il n'a pas négligé pour autant Farley Mowat dont le livre *Les Hauturiers* porte pourtant en sous-titre l'affirmation suivante : *Ils précéderent les Vikings en Amérique* (XYZ, 2000). De cette masse d'informations et d'hypothèses, l'auteur tire sa propre synthèse : il la revendique comme sienne sans arrogance ni tremblement. Deux traits de son



récit confirment sa familiarité avec le terroir nordique : d'une part, la femme y occupe tout son espace ; d'autre part, la justice y est compensatoire plutôt que punitive. Ainsi, la trajectoire ferme et même brutale de Freydis Eiriksdottir montre de quoi une femme est capable même là où règne la force ; ainsi, même le meurtre ne suscite pas la vendetta méditerranéenne : « Mon peuple est fâché, bien sûr, de ce que tu aies tué l'un des leurs, mais je saurai apaiser leur courroux si tu offres une compensation ».

Autre atout de l'ouvrage, il révèle généreusement les démarches de Vollmann auprès de mille sources et départage clairement ce que reconnaît le consensus scientifique et ce que le romancier a construit sur ce substrat. Superbe entrée dans une colossale évocation de l'Amérique.

Laurent Laplante

Fabrice Colin

TA MORT SERA LA MIENNE

Sonatine, Paris, 2013, 346 p. ; 36,95 \$

« Il existe deux sortes de livres. Ceux qui entendent vous rassurer, et ceux qui creusent votre peur en vous montrant la vie telle qu'elle est. »

Ta mort sera la mienne pue le soufre, en digne émule du roman *Rage* de Richard Bachman (alias Stephen King) ; on se souviendra qu'en 1999, à la suite de la fusillade de Columbine, King avait lui-même entrepris de retirer de la circulation commerciale ce roman, du fait que des têtes brûlées se réclamaient des actes du personnage de Charlie Decker au moment de perpétrer réellement des assassinats de masse dans des écoles.

Fabrice Colin expose un triste mythe de la culture de violence que nous donne à voir de loin en loin CNN. Lors d'un séminaire donné dans un motel du Midwest américain, un tueur de masse se déchaîne sur tous ceux qui ont le malheur de croiser sa route. Dans le genre, à elle seule la scène d'ouverture vaut le détour. Cultivant le fantasme nihiliste de tout voir flamber, l'esprit de destruction de ce Messenger des derniers jours a été programmé par une secte d'illuminés comme on en a vu par exemple à Waco.

Voilà un roman qui se démarque des thrillers bon marché grâce à la précision

chirurgicale de la langue de Fabrice Colin, pure poésie noire. Il faut accorder au Français une rare efficacité, presque cinématographique, dans les descriptions des actes meurtriers qui tiennent parfois de la barbarie systématique. *Ta mort sera la mienne* est rempli de ces phrases puissantes, dont la portée se prolonge un temps dans l'esprit du lecteur. Au fil de cette chevauchée démente sur la bécane de la mort, le *road trip* au pays de James Holmes devient prétexte à des passages stylisés qui donnent une profondeur manifeste au récit d'horreur.

En 2012, l'auteur français avait fait paraître *Blue Jay Way*, qui nous aspirait dans une spirale destructrice où la tension atteignait des paroxysmes aigus. Colin renoue avec la même structure du roman choral, cette fois faisant s'entrecroiser les histoires de trois personnages liés jusqu'à la fin dans un jeu de massacre impitoyable. Moins finement construit sur le plan scénaristique que *Blue Jay Way*, *Ta mort sera la mienne* fouille de manière néanmoins complexe et convaincante les motifs ayant conduit une espèce de cavalier de l'Apocalypse à exécuter de sang-froid des dizaines de jeunes innocents. Genèse d'un *mass murderer* tout simplement nommé Troy...

Il arrive que l'on tombe sur des livres bien écrits. Parfois, quelques thrillers atteignent un degré de profondeur psychologique percutant. *Ta mort sera la mienne* réunit ces deux forces et le lecteur en sort troublé.

Simon Roy

Collection biographique

CÉLÉBRITÉS

Plus de 100 titres offerts

Aussi offert en version numérique.



ePUB

GABRIELLE ROY

Geneviève Roy



64 pages

LIDEC 514 843-5991 • www.lidec.qc.ca